Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 19

Artikel: Un malin
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224573

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

plutôt un soupir de soulagement que je pousserais, de toutes mes forces. N'ayant jamais personnellement vendu de poudre pour détruire les puces ou pour faire cracher les canons, je ne risque pas de tomber en chômage par la suppression des puces et des canons. Et si j'avais travaillé dans la partie, vous ne m'entendriez pas encore me lamenter ni gémir de la disparition des puces et des canons. Je m'organiserais vivement pour vendre autre chose : des sourires, de la bonne humeur, de la gaîté, de la joie, du bonheur, par exemple, car ce serait le moment où l'on ferait un sérieux usage de tout cela.

Le candélabre. — Dame Nathalie est seule dans son magasin d'ojets d'art. Par un souci d'économie, la boutique n'est éclairée que par quelques bougies fichées dans un superbe candélabre en argent massif, rehaussé de délicates ciselures.

Entre un monsieur distingué qui, attiré par la beauté de l'objet, veut le voir de plus près.

Et tout en examinant le candélabre, il devise :

— Je m'étonne, madame, que vous traitiez cette belle pièce comme un vulgaire article d'éclairage et que vous le laissiez sur un comptoir ; quelqu'un pourrait s'en emparer.

— S'en emparer ! répéta dame Nathalie. Comment pourrait-il faire puisque je reste ici en permanence ?

— Je ne sais, mais il me semble qu'en agissant, par exemple, de la manière que voici, le tour serait vite joué.

Et, pour renforcer sa démonstration, le client souffle sur les bougies du candélabre.

— Qu'en pensez-vous, maintenant, madame ?

— C'est pourtant vrai, dit dame Nathalie ; je n'avais pas pensé à cela !

A tâtons, elle cherche une boîte d'allumettes, tout en remerciant l'aimable gentleman de son excellent conseil. Mais quand l'allumette projette un peu de clarté dans la boutique, elle est tout étonnée de se retrouver seule... Le monsieur a disparu... et le candélabre aussi !

LE RÊVE D'ALCOFRIBAS

En l'an deux mille, au crépuscule,
Le professeur Alcofribas
Ayant dîné d'une pilule
— Il n'était plus d'autre repas —
But deux doigts d'eau, sonna sa bonne
Et soudain se prit à songer
Aux douceurs d'un temps où personne
N'avait plus besoin de manger.
Dans le ciel vibrant de lumières
Un vol d'avions bourdonna :
Car le Lausanne des premières
Volait ce soir vers l'Opéra.
Le professeur, coiffant sa toque,
Sourit, tout heureux d'être né
Dans cette mirifique époque
Où, d'un geste, on avait dîné.
La petite pilule noire
Qu'en moins de rien l'on avalait
Sous un volume dérisoire
Offrait un aliment complet.
Savourant le plaisir de vivre,
Hors de l'esclavage des sens,
Le savant ouvrit un vieux livre
Qui datait d'avant dix-neuf cents.
Relié de peau souple et fine
Ornée de planches en trois tons,
C'était un livre de cuisine
Fait pour tenter les moins gloutons.
Il contenait trois cents recettes :
L'art culinaire est un bel art !
Alcofribas mit ses lunettes
Et feuilleta longtemps, si tard
Qu'il s'endormit, l'esprit en joie
Comme un enfant las, en lisant
Un chapitre où le salmis d'oie
Succède au chaudfroid de faisan.
Et dans son rêve délectable
Il vit, conduits par un Vatel,
Tous les pourvoyeurs de la table
Suivis de leur matériel.
Les chefs, avec leurs casseroles
Défilèrent en bataillons,
Les marmites en rondes folles
Offraient leurs anses aux poêlons ;
La sorbetière et la pocheuse,
Ouvrant le pas, marchaient de front
Devant la troupe tapageuse
Du gâte-sauce et du mitron.
Les hachoirs, avec leurs planchettes
Aux grils blancs montraient le chemin
Les fines lardoires et les brochettes
Paraissaient se donner la main.
Quatre turbotières énormes,
Brillantes de cuivre étamé
Avec des plats de toutes formes
Menaient un quadrille animé.
Puis venaient, orgueil de la cave
Tout poussiéreux pour la plupart
Les plus vieux vins de France : Graves,
Chambertin, Sauternes et Pomard.
Derrière eux, battant la campagne
D'un grand seau de glace émergeant
Son Excellence le Champagne
Se coiffait d'un bouchon d'argent.
Le savant ouvrit la paupière
Et se dressant, rêvant encor
Pour dire : « Je lève mon verre
Au souvenir d'un âge d'or ! »
Il but, et fit une grimace...
Porter un toast avec de l'eau
Cela suffit quand on rêvasse
Pour vous éveiller aussitôt.
« Est-ce nous qui sommes les sages ?
Se dit-il, le cœur affadi.
Avouons que les vieux usages
Etaient moins fous qu'on ne l'a dit.
Je cherchais pour l'Académie
Un sujet neuf : il est trouvé !
J'absoudrai la gastronomie
En contant ce que j'ai rêvé ! »

Charles Clerc.

LOGIQUE

UN imprimeur de Bruxelles a publié et diffusé un tract qui obtient un vif succès. Par sa concision et par le grand bon sens qui l'a inspiré, ce texte met au point tout le problème du désarmement.

D'ailleurs, le voici :

Désarmement !

Plus de canons, plus de fusils, ni d'armées, « donc plus de guerres ».

Plus de médicaments, plus de docteurs, ni de pharmaciens, « donc plus de grippes. »

Plus de revolvers, plus de serrures, plus de portes ni fenêtres, plus de police, ni de gendarmes, « donc plus de voleurs. »

Plus de flytox, plus d'antimites, plus de poudre à punaises, « donc plus de vermine. »

Plus de gouvernement, plus de Conseillers d'Etat, de députés, de conseillers communaux et municipaux, « donc plus de contributions ».

Moralité : le Paradis terrestre est en bonne voie.

Un revenant. — Le célèbre bohème Privat d'Anglemont passa à l'hôpital la meilleure partie de sa vie. Plusieurs fois le bruit de sa mort se répandit parmi ses connaissances et ses amis.

Un soir d'été, il tombe sur l'un de ses créanciers...

— Tiens, s'écrie celui-ci au comble de l'étonnement, je vous croyais au Père-Lachaise ?

— Vous ne vous êtes pas trompé, répond mélancoliquement Privat, seulement comme il faisait très beau aujourd'hui, le gardien m'a permis de sortir ; mais j'ai promis de rentrer avant dix heures... J'ai bien l'honneur de vous saluer.

LA CRISE

VOUS connaissez l'adage populaire : « Payer et mourir ne pressent pas ! » Ceux qui ne payent pas leurs dettes ne sont pas toujours ceux qui n'ont pas d'argent. Seulement, voilà, beaucoup sont ainsi faits, ils se croiraient déshonorés de payer tout de suite ce qu'ils doivent. Ils attendent. Ils se font tirer l'oreille. Ils le prennent même de très haut quand nous osons leur réclamer ce qui nous est dû. Ils parlent de la crise.

La crise ! Elle a bon dos, ne croyez-vous pas ? On ne paye pas son loyer ? C'est la crise ! On oublie d'acquitter la note de l'épicier ? C'est la crise ! Le cordonnier attend son argent. Il y a six mois que le médecin a envoyé ses honoraires; ils ne sont pas réglés. C'est la crise ! On fait un détour pour éviter de passer devant la boutique du tailleur... à cause du dernier complet qu'on doit encore... Toujours la crise ! C'est la faute à la crise !

Ecoutez l'histoire suivante qui m'a été contée par un ami d'outre-Sarine... presque d'outre-Rhin :

Une dame, un beau matin, après avoir sonné inutilement, plusieurs fois sa petite bonne, monte dans sa chambre. Elle trouva la jeune fille au lit. Elle la questionne :

— Pourquoi n'êtes-vous pas descendue ?

— ... ?

— Etes-vous malade ? Répondez !

— ... ?

— Vous ne voulez pas me répondre. Eh bien ! je vais faire appeler le médecin.

Quelques minutes plus tard, le docteur fait son entrée. Nouvel interrogatoire. Ni voix, ni réponse. L'homme de l'art n'a pas plus de succès que la dame.

— Ecoutez, madame, vous devriez peut-être vous retirer, cette jeune fille se gêne sûrement de parler devant vous.

La dame sort.

— Qu'avez-vous, mademoiselle ?

— Moi ? Rien. Je ne suis pas malade. Seulement, ma patronne me doit trois mois de gages. Je resterai au lit jusqu'à ce qu'elle me paye.

Le docteur réfléchit un instant, puis dit à la petite bonne :

— Vous avez raison, mademoiselle. Votre patronne me doit aussi de coquets honoraires. Je m'en vais m'installer sur ce divan. Et nous ne sortirons de cette chambre que lorsque nous aurons eu notre argent.

Mat.

Discrétion. — M. X., dont vous connaissez l'égoïsme, disait l'autre jour :

— Oh ! moi, je ne me mêle jamais des affaires des autres.

— Vous êtes discret !

— Oh ! ce n'est pas cela... c'est qu'elles me sont parfaitement indifférentes.

Un malin. — Pierre vient d'acheter une vache de Jean, et comme il n'a pas de fonds pour la payer comptant, il signe un billet à ordre à trois mois.

— Alors, qui est-ce qui gardera ce papier ? demande le vendeur, aussi benet que novice dans ce genre de transactions.

— Parbleu, c'est moi, répond l'acheteur peu consciencieux; autrement, comment voulez-vous que je sache quand il me faudra payer.

A côté du bonheur. 21

Un soir, comme Juliette allait quitter la cuisine, son père l'arrêta.

— Dis donc, Juliette ?

La jeune fille se retourna. M. Destral se grattait derrière l'oreille, l'air embarrassé :

— Dis donc, Juliette, la cousine Félise et moi, on aimerait bien savoir... tu ne nous dis rien, tu es là comme si... comme si on t'avait fait bien du mal... on aimerait pourtant savoir ce que tu veux faire.

— Je n'en sais rien ; dit Juliette sèchement.

— Il ne te faut pas faire comme ça une mine de porte de prison; je me remarie, c'est en règle, je comprends bien que ça t'embête, mais ça ne veut pas dire que j'oublie ta pauvre maman... Hein, Félise ?

La cousine Félise, qui écoutait sans rien dire, approuva de la tête.

— Alors, reprit le père Destral, tu ne veux pourtant pas t'en aller ?

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse, ici ?

— Alors, charrette, il n'y a pas assez d'ouvrage ? tu feras ce que tu as toujours fait, ce sera comme avant, quoi ?